



La Découverte

**Fabrice FLIPO, *L'impératif de la sobriété numérique.*
L'enjeu des modes de vie, Paris, Éditions Matériologiques,
2020, 406 p.**

Dylan Marivain

DANS **RÉSEAUX** 2023/4 (N° 240), PAGES 257 À 261
ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 0751-7971

ISBN 9782348079139

DOI 10.3917/res.240.0257

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-reseaux-2023-4-page-257.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Fabrice FLIPO, *L'impératif de la sobriété numérique. L'enjeu des modes de vie*, Paris, Éditions Matériologiques, 2020, 406 p.

Par Dylan MARIVAIN

On entend parfois que le numérique est « perversif », qu'aucun domaine aujourd'hui ne lui échappe, à tel point qu'il est devenu un « enjeu [de nos] modes de vie ». C'est en tout cas la thèse développée dans cet ouvrage par Fabrice Flipo, professeur de philosophie et d'histoire des sciences et techniques à l'Institut Mines-Télécom BS. Il ne s'agit pas tant de postures nouvelles pour l'auteur, depuis ses premières publications en 2007, sinon d'une détermination plus fine des problématiques posées par la numérisation. Avec, comme toujours, la volonté de trouver un équilibre entre empirie et théorie en introduisant le propos sur la notion de sobriété, avant d'évoquer successivement la numérisation des modes de vie (chapitre 1), son incompatibilité écologique (chapitre 2), la préférence des acteurs au pouvoir pour l'efficacité (chapitre 3) et, pour conclure, la reprise en main de notre destin technologique. En toile de fond, on retrouve l'idée selon laquelle il est nécessaire de réaliser des changements systémiques dans nos sociétés, afin d'orienter toute décision dans le sens de la sobriété. De sorte à poser la question de l'utilité des usages en adéquation avec les limites planétaires et de ses conditions d'habitabilité.

À des fins de démystification, Fabrice Flipo veut dépasser la seule pensée « techniciste ». Il explique certaines dynamiques du numérique par le biais de concepts clés, provenant aussi bien des sciences économiques que sociales. On comprend alors le rapport étroit qu'entretient la notion de mode de vie, en tant qu'« identité de pratiques standardisées », avec la transformation digitale, laquelle faciliterait l'uniformité des usages. En outre, envisagée en complément de la notion d'efficacité, la sobriété est considérée quant à elle comme « norme du suffisant », en conjuguant la question de justice sociale avec notre rapport à l'environnement. Connexe à la notion de verrouillage sociotechnique, l'effet de réseau

devient une clé de compréhension pour saisir la complexité de parvenir à des évolutions sociétales. On remarque qu'un nombre limité d'acteurs peut permettre d'engager ces changements, à l'intersection entre partisans de la révolution ou du petit geste. Cet ouvrage est aussi l'occasion d'aborder le numérique sous l'angle du concept de monopole radical, où le *smartphone* a conduit à l'éviction de nombreux appareils (ex. caméra, GPS), moyens de communication (ex. échange épistolaire) et autres services utilisés avant l'avènement du tout numérique. Sans que nous puissions prétendre à l'exhaustivité des notions abordées, et une fois celles-ci explicitées, cela offre au lecteur le moyen d'apprécier plus avant le phénomène digital et l'impératif de sobriété qui en découle.

Ainsi, la trajectoire actuelle du numérique serait insoutenable pour au moins trois raisons. En premier lieu, les investissements dans le numérique sont colossaux et engagent nos sociétés dans une sorte de dépendance au sentier. En deuxième lieu, il existe des limites physiques absolues à l'efficacité énergétique, en vertu du principe de Landauer. Ce principe n'étant pas toujours bien considéré dans les modèles, cela conduit à surestimer dans bon nombre de scénarios le potentiel de ces gains hypothétiques d'efficacité. Or l'auteur remarque que l'efficacité est trop souvent le seul levier sollicité pour limiter notre empreinte environnementale, à défaut de sobriété. En dernier lieu, et bien que cela puisse évoluer, les acteurs du secteur sont relativement peu sensibles aux problématiques environnementales posées par leur activité ; pour eux, le « souci écologique [est] secondaire ». Il en résulte une situation de verrouillage sociotechnique gigantesque et des paris hasardeux pour parvenir à rendre opérationnelles des techniques de rupture qui se font encore attendre, dans un contexte d'urgence.

Dans l'absolu, aucune preuve d'un numérique naturellement bon pour la planète n'a été apportée jusqu'à maintenant d'après l'auteur. Considérant que les trente dernières années ont été accompagnées d'une augmentation continue des émissions de gaz à effet de serre, de la consommation matérielle de l'humanité, ou encore de la dégradation du vivant. Et d'en conclure que « le numérique est avant tout un facteur de croissance » avant d'être celui d'un ralentissement, en

raison de l'accélération de tous les flux qu'il implique. Aussi, les gains d'efficacité énergétique dans le secteur numérique ont été systématiquement compensés par l'effet rebond : phénomène bien connu en économie et pourtant peu encadré. L'auteur remet en perspective les rapports qui ne considèrent pas suffisamment ces effets rebonds omniprésents. Il cite des groupements industriels qualifiés de techno-optimistes telle la Global Enabling Sustainability Initiative, qui estimerait à tort que le numérique est déjà un levier de la transition écologique, en reposant de fait sur des hypothèses non vérifiables. Pour appuyer son discours, l'auteur s'inspire des travaux de Pierre Veltz qui propose de dépasser la distinction obsolète entre industries et services. Ces derniers profitent du mythe de l'immatérialité, ce qui diminue l'appréhension de la tangibilité du numérique.

Ensuite, l'auteur défend l'idée selon laquelle le numérique ne donne pas lieu à une économie de communauté mais davantage à une « économie de braconniers », dont l'objectif serait de réaliser des « coups de filet ». Ceux-ci désignent le fait de modifier durablement le comportement de l'utilisateur aliéné, après qu'il a cédé aux sirènes de la consommation. Pour s'en convaincre, Fabrice Flipo rappelle la stratégie de Steve Jobs pour Apple qui fut de « lier tous [leurs] produits ensemble afin d'enfermer davantage les utilisateurs dans [leur] écosystème ». Face à cela, il est temps pour les États de recouvrer leur souveraineté numérique et de constituer des « réseaux autochtones », qui ne seraient plus simplement des sortes de colonies de « l'ogre étasunien ». Dans le même ordre d'idées, il nous est justement rappelé que le numérique n'a pas été un choix librement consenti par l'utilisateur-consommateur comme il est courant de l'entendre. Au contraire, il lui aurait été imposé, en raison d'intérêts convergents entre pouvoirs publics et entreprises. Cette dimension de l'ouvrage met en lumière – tout comme il pondère – la part de responsabilité des différentes parties prenantes au numérique dans les tendances que l'on observe aujourd'hui.

Qui plus est, « l'enjeu de la sobriété est celui de la justice », mais aussi de l'éthique ou encore de la dignité de la vie humaine. En effet, dans un contexte de contiguïté du monde, ce qui est pris par les plus

riches peut ne plus jamais être accessible pour le reste de la population. Constat particulièrement prégnant avec le digital dont les terminaux, pour être fabriqués, nécessitent la mobilisation de ressources abiotiques aux quantités finies. Fabrice Flipo alerte par ailleurs sur les risques : celui de livrer nos modes de vie numériques à la planification étatique, lorsque celle-ci « cherche à se saisir de la totalité du mode de vie » ou, au contraire, de les livrer au libre jeu du marché. Cette dernière option serait plus ou moins la situation dans laquelle les pays occidentaux se retrouvent aujourd'hui, avec une influence croissante d'entreprises-plateformes (les GAFAM et leurs homologues asiatiques : les BATHX), peu enclines à s'engager réellement dans la sobriété. L'objectif : aller vers des modes de vie désirables, sans tomber dans l'écologie punitive, en identifiant les acteurs ayant permis l'émergence de certaines pratiques individuelles insoutenables.

En guise de conclusion et d'ouverture, Fabrice Flipo liste quelques mesures programmatiques mettant à l'agenda l'impératif de la sobriété numérique. Comme mesure phare parmi d'autres, c'est « d'organiser la visibilité des grandes tendances (ou réseaux) » relatives au numérique « au regard des enjeux écologiques ». Par exemple, l'auteur souhaiterait que soit faite la promotion de telles valeurs lors des grands événements politiques, sportifs ou dans les séries télévisées. Enfin, l'auteur propose également qu'un tiers de confiance, une association de consommateurs, évalue systématiquement les impacts des produits mis en marché.

En définitive, en abordant les tenants et aboutissants de l'écologie du numérique, il s'agit d'un ouvrage transdisciplinaire très complet qui rend tangible l'urgence de créer un numérique soutenable et au service de l'humain. Nous pourrions néanmoins regretter la présence de certains passages assez techniques et arides, ainsi qu'un fil directeur pas toujours évident à suivre. Du reste, on sort de cette lecture avec l'idée qu'il pourrait y avoir une forme de divergence *a priori* – voire peut-être d'incompatibilité – entre les objectifs de transition énergétique et de transition numérique. Le digital, apparaissant comme un « fait social total », ne sera jamais qu'un élément de réponse parmi d'autres à

apporter à l'urgence climatique et sociale, et non la panacée. En effet, il est « pharmacologique » : à la fois le poison et le remède.